



Solaris - Revue de presse

**Du dim. 2 au
dim. 30 sept. 2018**

**Service
de presse Zef**

01 43 73 08 88

Isabelle Muraour
06 18 46 67 37

Emily Jokiél
06 78 78 80 93

Clara Meysen
06 75 45 65 55

contact@zef-bureau.fr
zef-bureau.fr

**Théâtre
de Belleville**

01 48 06 72 34
94, rue du Faubourg
du Temple, Paris XI

M° Goncourt / Belleville
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

theatredebelleville.com

Tarifs

Abonné.es 10€

Plein 26€ • Réduit 16€ • -26 ans 11€
(-1€ sur la billetterie en ligne)

« NOUS N'AVONS PAS BESOIN D'AUTRES MONDES, NOUS AVONS BESOIN DE MIROIRS. »



SOLARIS

**Du dimanche 2 au
dimanche 30 septembre 2018**

Le lundi et le mardi à 21h15, le dimanche à 20h30
Relâche le dimanche 16 septembre

Durée 1h30

Texte Stanislas Lem

Adaptation pour la scène Rémi Prin, Thibault Truffert

Assistanat à la mise en scène Alexis Chevalier

Avec Thibault Truffert, Louise Emma Morel, Quentin Voinot et Gabriel Laborde

Voix Mathilde Chadeau, Fabrice Delorme et Pierre Ophèle-Bonichel

Scénographie Benjamin Gabrié et Suzanne Barbaud

Costumes Célia Bardoux et Manon Gesbert

Sound design et musique Léo Grise

Création lumière Rémi Prin

À Valentine

Production Cie le Tambour des Limbes

Avec le soutien du Centre Paris Anim' les Halles le Marais, l'Institut Polonais de Paris
Le texte est édité aux éditions Denoël dans une traduction de Jean-Michel Jasienko

Le Canard enchaîné

« Ce n'est pas tous les jours qu'un metteur en scène de théâtre s'empare d'un roman de science-fiction polonais pas tout jeune (Stanislas Lem, 1961)... même si ce roman a déjà inspiré deux réalisateurs (Tarkovski en 1972, Soderbergh en 2002). Comment mettre sur les planches la très intrigante histoire de ces hommes envoyés dans l'espace pour étudier une planète-océan douée de conscience et qui manifeste cette dernière en faisant apparaître dans leur vaisseau spatial des créatures issues de leur propre mémoire, de leur inconscient ?

Rémi Prin relève le défi haut la main. Trois bouts de ficelle lui suffisent pour nous installer à bord du vaisseau spatial. Ajoutez-y quelques déplacements de décor, un fumigène, un jeu d'éclairages virtuose, et voilà une scénographie constamment inventive, au service de ce fascinant récit qui nous questionne sur la possibilité de formes de vies différentes et, en miroir, sur la nature de notre humanité.

Quand le psychologue Kris Kelvin (Thibault Truffert, intense, habité) voit dans sa cabine apparaître sa femme, qu'il sait être morte depuis dix ans, nous voilà, comme lui, saisis de vertige et ouverts à tous les possibles... Le théâtre s'aventure rarement dans ce registre : bien joué ! »

Jean-Luc Porquet

Solaris, un classique de la science-fiction au théâtre de Belleville

« Le roman de Stanislas Lem, après l'adaptation culte d'Andrei Tarkovski, s'offre une nouvelle jeunesse sur la scène parisienne. Hélas cette adaptation se perd un peu dans les étoiles et souffre d'un ton bien trop narratif.

Qu'il est courageux de monter sur les planches de la véritable science-fiction. Qui plus est au premier degré. L'histoire originelle de Stanislas Lem - qui signe en 1961 avec Solaris un roman phare du genre - pose les bases solides d'une SF philosophique alors très à la mode.

Le docteur Kelvin, endeuillé par le suicide de sa femme, coule des jours malheureux sur Terre. Jusqu'à être appelé sur une base d'observation spatiale en marge d'une étrange planète, dont l'unique océan semble doué d'une conscience propre. Le psychologue va devoir faire face à d'inexpliquables apparitions et à la folie de ses collègues, quitte à perdre lui-même la raison.

Le résultat, visuellement, est impressionnant. Dans une débauche de fumée, de néons, de capsules futuristes et de voix robotiques, la scène du Théâtre de Belleville ressuscite l'amour du cinéma des années 70 pour les décors faits maison. On lorgne vers Jodorowski, Alien, et, bien sûr, le grand Tarkovski, qui dans son interminable adaptation de 1972, souhaitait faire du roman de Stanislas Lem un 2001 l'Odyssée de l'espace à la sauce soviétique.

Plus narratif que mystique

L'ambition n'est forcément pas la même sur la petite scène bellevilloise, qui se contente de raconter une histoire sans employer les ficelles du théâtre pour en explorer de nouvelles profondeurs. Quel dommage! Car, dans la très grande proportion de pièces adaptant les grands noms de la littérature ou du cinéma, il faut bien que le spectacle vivant apporte une dimension autre. Il n'est, sinon, réduit qu'à un espace destiné à ressusciter les succès des autres arts.

Il manque donc cruellement de poésie, de véritable psychédélisme et d'amour dans ce délire qui fait se perdre l'Homme dans les étoiles. Libérée à raison des symboles et du mysticisme forcené de Tarkovski, cette nouvelle version pêche par son ton trop narratif. Mais plaira aux amateurs du genre. Et puis, quel exercice de style pour un scénographe sans trop de moyens! Cette esthétique SF seventies est précieuse. Elle qui se perd lentement mais sûrement dans la débauche de numérique du septième art. Le pari, sur ce point, est réussi. »



Solaris, de la science-fiction au théâtre

« Depuis quelques semaines, la station spatiale scientifique chargée d'étudier la mystérieuse planète Solaris ne répond plus aux appels de la Terre.

Un message finit par survenir cependant, invitant le psychologue Kris Kelvin à rejoindre la station pour qu'il puisse y constater d'étranges phénomènes et peut-être aider à les expliquer...

Planète Solaris

Une fois rendu sur place, le psychologue entre dans un cauchemar éveillé. La planète Solaris envoie dans la station d'étranges visiteurs, projections directes de l'inconscient des membres de l'équipage. Chacun se trouve face à ses désirs, ses culpabilités. En un mot, les fantômes prennent vie, menaçant la raison de qui les regarde...

De la science-fiction au théâtre

Comment peut-on adapter la science-fiction au théâtre ? Qu'est-ce que le théâtre peut apporter à la science fiction, et la science-fiction au théâtre ? Si la mise en scène ne répond pas à toutes ces questions, elle pose les jalons d'une réflexion concrète et passionnante.

La question des effets, par exemple. Chaque fois que la mise en scène a recours à des effets spéciaux de type cinéma, il y a une petite résistance dans l'oeil du spectateur, et l'on ne peut tout à fait y croire. Cette résistance est cependant atténuée par la présence et l'engagement des comédiens. Autre chose : Le décor de théâtre – surtout dans le contexte d'une jeune compagnie – est forcément plus pauvre que celui d'une production de cinéma, et lors des premières minutes du spectacle, l'on redoute le pire, c'est-à-dire la submersion des comédiens sous le ridicule du cheap. Cependant rien de cela ne se passe, et le spectacle est tout à fait crédible.

La réponse se situe sans doute dans le traitement résolument théâtral de la science-fiction : le metteur en scène mise avant tout sur la qualité d'étrangeté de ses comédiens et joue avec la présence physique propre au théâtre. En d'autres termes, le cauchemar que vivent les personnages de la pièce devient aussi concret que la présence des fantômes dans nos chambres d'enfants.

Le décor joue également la carte de la théâtralité, en n'allant pas plus loin que ce qu'il peut être et en sollicitant l'imaginaire des spectateurs. Quatre éléments de décor, pas plus, dansent et s'emboîtent, et cela suffit à nous plonger dans la magie de cette histoire. Le son, également, très intéressant, nous propose une plongée permanente et assumée dans un univers angoissant, sans que jamais cela ne soit redondant. L'exploration est belle, et le spectacle est réussi.

L'essentiel du message est passé. Il paraît impossible de faire face à l'indicible, de le comprendre, de le saisir, de le traduire en langage intelligible. Comme en psychanalyse, il faut tourner autour du mystère avec les mots, rester en équilibre sur la crête humaine, tout au bord du néant, sans jamais avoir l'orgueil de s'y mesurer. »

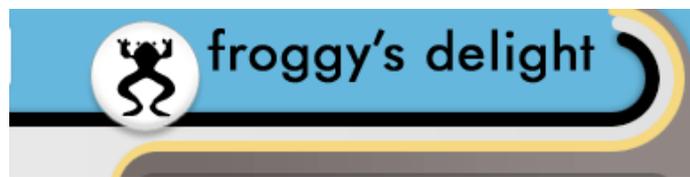
LA GALERIE DU SPECTACLE

Le magazine du Théâtre et du Livre.

« Dans les grands classiques de science-fiction, il y a deux choses qui comptent peu : la science et la fiction. Les vaisseaux spatiaux, les écrans tactiles, les mots composés à partir des préfixes «exo» «télé», «méga» et «anti» et les voyages dans le temps ne sont que des points de départ pour des questionnements sur la société présente (plutôt que future) et sur l'intérieur de l'être humain davantage que sur des exo-télé-méga-anti planètes situées à des exo-télé-méga-millions d'années lumières. Ce qui explique pourquoi les lumières faibles de Alphaville de Godard ou la guitare acoustique de «Space Oddity» de Bowie nous emportent bien plus loin que certains projets hollywoodiens à budget exo-méga-faramineux. Dans Solaris, mise en scène par Rémy Prin et la Compagnie du Tambour de Limbes, des tuyaux de machine à laver et des écrans en plexiglas suffisent à reconstituer un vaisseau. Aucun mépris pour l'excellent travail de Benjamin Gabrié et Suzanne Barbaud et bien au contraire : à partir de ces matériaux banals, et d'un superbe jeu de son et de lumière, l'ambiance est impeccable. On aborde la station spatiale avec Chris Kelvin, psychologue sceptique au service du Conseil, envoyé en mission spéciale sur la trace de la dernière équipe envoyée en orbite autour de Solaris, cette mystérieuse planète vivante avec laquelle les humains tentent de communiquer depuis longtemps. Kelvin ne peut pas imaginer, pas plus que nous, qu'avec sa combinaison et son scaphandre, il emporte avec lui son passé et ses propres fantasmes. Sur place, le fantôme de son épouse suicidée, deviendra un des «visiteurs» qui hantent l'équipe et qui ont déjà poussé au suicide le maître de Kelvin, le docteur Guibarian, le plus grand «solariste» à s'injecter une dose mortelle de somnifère dans un des placards de son laboratoire. Snaut et Sartorius, ses compagnons d'odyssée semblent prêts à l'imiter à force de subir le harcèlement d'une chose qui, Kelvin ne cesse de le répéter, «ne peut pas nous vouloir du mal, car elle n'est pas humaine».

Le clivage entre territoire humain et extra-terrestre s'établit avec la montée de la tension psychologique : il n'y a plus de lieu sûr, ni la station ni l'espace infini, ni même l'intimité psychique sondée et extériorisée par la mystérieuse puissance extra-terrestre. Une fois la fumée dissipée et la musique extra-terrestre éteinte, on évolue sous le règne du cauchemar. Autrefois orgueil des scientifiques et des scientifiques, la station spatiale est devenu un huis-clos oppressant. Inhabituel discours pour un scientifique que celui du dialogue amoureux. Surtout lorsque celui-ci ébranle les certitudes et le rationalisme du scientifique. L'Océan communique avec les hommes en faisant appel à leur mémoire enfouie. Ce sont leurs propres désirs que l'Océan transforme en projections auxquelles il donne corps à travers des fantômes bien vivants. Le psychologue, réputé être le plus stable émotionnellement, cède pourtant à ses sentiments face à l'image de sa femme morte, mais ceci pour mieux sonder ses angoisses, car l'homme qui suit son désir et le prolonge, façonne un processus irréversible qui le pousse à dépasser sa peur et à se confronter à des phénomènes qui dominent sa conscience. Les acteurs parviennent à un équilibre dans l'alternance du trouble émotionnel et de la froideur scientifique, frayant un accès au sacrifice quasi-rituel au nom du progrès humain. Rendant justice au classique de Stanislas Lem qui inspire la pièce, et à la version cinématographique de Tarkovski y Soderbergh, le Solaris de Rémy Prin fonctionne à la perfection comme essai sur la volonté, comme thriller psychologique, et comme histoire d'amour au-delà de la mort, mais si on devrait choisir un mot, un seul, il serait : angoisse. Non, mieux claustrophobie, car au milieu du vide infini, le seul et terrifiant échappatoire semble foncer vers Solaris, cette planète couverte des eaux troubles que nous portons tous dedans. »

Leila El Yaakabi et Ricardo Abdallah, le 7 septembre 2018



Le théâtre et la science-fiction peuvent-ils faire bon ménage ?
Et d'abord quelle science-fiction ? Car, évidemment, sur scène il est difficile de reconstituer l'univers de George Lucas, même si le pari mériterait d'être relevé ou le sera sans doute un jour.

Reste ainsi à s'intéresser à une SF plus cérébrale où les questions philosophiques remplacent les batailles galactiques. On arrive rapidement à des œuvres comme *Solaris* de Stanislas Lem.

Considérée, jadis, comme la réponse du bloc soviétique au *2001, odyssée de l'espace* d'Arthur C. Clarke, la rivalité s'est polarisée sur leurs adaptations cinématographiques dans un duel Kubrick-Tarkovski.

Aujourd'hui, devant la proposition de Rémi Prin et de Thibault Truffert, adaptateurs du roman au théâtre, et respectivement metteur en scène et acteur de la pièce, on pourrait avant tout s'interroger sur sa nécessité. Et la résolution des deux co-adaptateurs aura été la meilleure possible : revenir à une SF bien antérieure à celle de Lem.

Costumes kitschs de Célia Bardoux et Marion Gesbert, station spatiale presque vernienne de Benjamin Gabrié et Suzanne Barbaud, importance capitale des sons (genre bruit de lavabos) de Léo Grise et enfin et surtout travail sur la lumière de Rémi Prin avec filtres de couleur basiques, voilà tout ce qu'il faut pour créer un plateau SF...

Sans oublier de la fumée, beaucoup de fumée... et des acteurs capables de jouer les terriens naïfs confrontés aux dangers de l'exploration des planètes comme *Solaris*...

On ne s'ennuie jamais dans ce récit plus proche de la bédé que de la philosophie fumeuse de Lem, qu'on a connu plus inspiré quand il ajoutait de l'humour à ses utopies galactiques.

Rémi Prin a bien fait de faire jouer ses acteurs au «premier degré». Il suffit de voir les trois explorateurs (Thibault Truffert, Quentin Voinot et Gabriel Laborde) confrontés à des êtres fantasmés comme Emma Morel pour comprendre qu'il a fait le bon choix.

Ce qui aurait pu être ridicule devient un vrai mélo dans l'espace sidéral et l'on saisit très vite tous les enjeux de ce drame spatial. Au passage, on n'est pas loin de l'ambiance du plus grand film de SF des années 1950, «Planète interdite». Manque à l'appel seulement Robby le Robot, mais, du coup, grâce à Rémi Prin, on découvre que *Solaris* de Lem a beaucoup emprunté à *Planète interdite*.

Quant à cette version modeste et anti-moderne de «Solaris», elle est cohérente dans ses parti-pris et se suit, on le répète, sans aucun déplaisir et même avec quelques larmes puisqu'il y a drame dans cette histoire. On soulignera aussi les risques pris en montant cette œuvre connotée «science-fiction».

On espère que l'originalité du projet et sa réussite formelle inciteront les spectateurs réticents à vaincre leur appréhension. Ils ne risquent qu'une chose : découvrir un spectacle plaisant, peu commun et mené rondement par tous les protagonistes.

Solaris, où science sans fiction n'est que ruine de l'âme

Les références sont posées: Tarkovski, 1972, grand prix du festival de Cannes. Stanislas Lem, 1961. Bam. Du lourd. Mais peu importe, le pari est lancé : on ne voit pas tous les jours de la science-fiction sur un plateau de théâtre, et c'est l'occasion ou jamais d'en faire l'expérience, que vous soyez fan de SF ou novice en la matière, c'est le moment de vous faire surprendre, vous allez vite comprendre pourquoi...

Imaginez une planète où vos souvenirs deviennent réalités – jusque là, ça peut être plutôt pas mal – mais où votre passé vient vous rendre visite sous la forme de créatures intelligentes jusqu'à vous faire perdre le contrôle de vos sentiments et de votre raison – là, ça commence à être un peu chaud... – et bien, bienvenue sur *Solaris*.

C'est ce à quoi est confronté le psychologue Kris Kelvin, envoyé en mission sur la station d'observation autour de Solaris suite à la présence de phénomènes étranges détectés sur la station et provoqués par un océan intelligent. Comme ses confrères, il est victime des surgissements de son inconscient sous forme d'apparitions. Sa femme décédée y a 10 ans par exemple... Il y a de quoi devenir fou.

Si « science sans conscience n'est que ruine de l'âme » – merci Montaigne – ici ce serait bien la confrontation de l'homme face à son inconscient et à ses propres limites qui pourrait le faire courir à sa perte (comme c'est le cas du docteur Gibarian). Cet océan intelligent met en effet l'homme face à l'épreuve de la séparation et du détachement – les apparitions ne concernant que des personnes déjà disparues de la vie des personnages.

**«Nous ne recherchons que l'homme.
Nous n'avons pas besoin d'autres mondes.
Nous avons besoin de miroirs.» Stanislas Lem, Solaris.**

Paradoxe donc de la science-fiction qui a recours à un autre monde pour mieux sonder les abîmes de l'homme, son énigme, son mystère. Paradoxe du théâtre qui a recours à la projection d'une réalité imaginaire pour mieux saisir l'âme humaine.

Paradoxe réussi dans cette mise en scène de Solaris. On aime la fumée, les lumières – effets SF garantis – , la base spatiale, on y est et on y croit. Mission Solaris, décollage immédiat ! On prend vite sa place, les départs en station *Solaris* se font jusqu'au 30 septembre.

etat-CRITIQUE.com

Un mystérieux message est envoyé au psychologue Kris Kelvin par son ami Gibarian lui demandant de venir le rejoindre sur la station d'observation en orbite autour de la planète Solaris. Une fois sur place, il va rapidement sombrer dans la paranoïa collective de l'équipage suite à d'étranges apparitions dans la station.

Serions-nous revenu à l'époque des épreuves de philosophie ? Et pour cause, Stanislas Lem a posé les bases solides d'une science-fiction philosophique en écrivant le roman phare du genre *Solaris* en 1961. Bien que la toile de fond du récit soit une lointaine planète et l'exploration scientifique dans l'espace, il s'agit avant tout de questionner l'esprit de l'être humain. Dans *Solaris*, chaque membre de l'équipage se retrouve confronté face à ses contradictions et ses culpabilités via l'envoi de fantômes par la planète Solaris.

La tension psychologique monte au sein de la station au fur et à mesure que les protagonistes se rendent compte qu'il n'y plus de lieu sûr. Leur intégrité physique et psychique est menacée dans ce huis-clos oppressant. Ces apparitions sont-elles envoyées par la planète Solaris ou seraient-elles simplement des productions de leur propre esprit ? L'océan de la planète Solaris force ces scientifiques à basculer entre trouble émotionnel et froideur scientifique afin de trouver un échappatoire salvateur.

La mise en scène de Rémi Prin réussit le pari ambitieux d'adapter une pièce de science-fiction au théâtre. L'association des costumes, des décors et des effets son et lumière est réussie et nous permet d'être transportés dans l'histoire. La simplicité des éléments garantit de ne pas tomber dans une scénographie exagérée, ridicule qui n'aurait eu comme unique effet de faire décrocher le spectateur.

Rémi Prin sollicite l'imagination du spectateur comme en écho à ce que vive les protagonistes. Avec peu de moyens, nous sommes transportés dans ce voyage scientifique qui se révèle être en « rêve » une exploration poétique intérieure.



EN SEPTEMBRE AU TDB

LA CICATRICE

Création | De Bruce Lowery
Mise en scène et interprétation
Vincent Menjou-Cortès

LE SYNDROME DU BANC DE TOUCHÉ

Création | De et avec Léa Girardet
Mise en scène Julie Bertin

QUELQUE CHOSE

Texte, mise en scène
et interprétation Bernadette Gruson

PROCHAINEMENT

L'ÉVEIL DU PRINTEMPS (Oct.)

Création | De Frank Wedekind - Mise en scène Marion Conejero

ENDIGNÉ

De Mustapha Benfodil - Adaptation et mise en scène Kheireddine Lardjam
+ Temps forts autour des dramaturgies algériennes francophones d'aujourd'hui

Oct.
Nov.

LE RÉSERVISTE

Texte Thomas Depryck - Mise en scène Alice Gozlan

Oct.
Nov.

PARADOXAL

Texte, mise en scène et interprétation Marien Tillet

Nov.

ABEILLES

Création | Texte Gilles Granouillet - Mise en scène Magali Lérís

Nov.

BÉRÉNICE/PAYSAGES (TITRE PROVISOIRE)

Création | D'après Jean Racine - Mise en scène Frédéric Fisbach

Déc.

LOVE LOVE LOVE

De Mike Barlett - Mise en scène Nora Granovsky

Déc.

DÉSOBÉIR LE MONDE ÉTAIT DANS CET ORDRE-LÀ QUAND NOUS L'AVONS TROUVÉ

De Mathieu Riboulet - Mise en scène Anne Monfort

Déc.

LA SEXTAPE DE DARWIN

Texte, mise en scène et interprétation Brigitte Mounier

Déc.

Tarifs • Abonné.es 10€

Plein 26€ • Réduit 16€ • -26 ans 11€ (-1€ sur la billetterie en ligne)

M° Goncourt / Belleville
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

94, rue du Faubourg du Temple, Paris XI

theatredebelleville.com
01 48 06 72 34